

BOB WOODWARD

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Julien Marsa

**JOHN  
BELUSHI**  
LA  
FOLLE  
ET  
TRAGIQUE  
VIE D'UN  
BLUES  
BROTHER

Durant l'été 1982, j'ai reçu un appel à mon travail, au *Washington Post*, de Pamela Jacklin, une belle-sœur de John Belushi, mort d'une overdose trois mois plus tôt. Elle m'expliqua qu'il y avait encore de nombreuses zones d'ombre entourant la mort de John, et me suggéra de jeter un œil à cette affaire. John Belushi ne faisait pas partie des sujets que j'avais l'habitude de traiter au quotidien; je me concentrais plutôt sur la politique à Washington, et ne connaissais quasiment rien au monde du *show business* — télévision, rock 'n' roll et Hollywood.

Mais cela piqua ma curiosité.

Le 15 juillet, je pris le train pour me rendre à New York et rencontrer sa veuve, Judy Jacklin Belushi. Les notes que j'ai prises ce jour-là indiquent: «La maison est très obscure, et Judy est une petite femme énergique... Elle possède une mémoire très précise et fait la part des choses entre ce qu'elle sait, ce qu'elle a entendu dire, et d'où proviennent les informations qu'ont pu lui fournir d'autres personnes.» Trois semaines plus tard, je lui rendais à nouveau visite, pour une durée de trois jours cette fois-ci, sur l'île de Martha's Vineyard. Elle passa des heures à me parler de John, de sa carrière et de sa vie, peut-être pour raviver ses souvenirs et comprendre ce qui s'était passé. Elle n'enjolivait pas les choses; elle semblait s'en tenir aux faits tels qu'elle les avait vécus. Il devint très rapidement évident que Judy, la plupart de ses amis et un grand nombre des anciens collègues de John, étaient prêts à me fournir tout un tas de détails et de souvenirs relativement peu édulcorés sur lui, sa carrière, et les événements qui avaient mené jusqu'à sa mort.

Ce fut la première des vingt-et-une entrevues et d'une douzaine de discussions que j'eus avec Judy Belushi durant cette année. Avec sa sœur, Pam Jacklin, qui était chargée des biens immobiliers de John Belushi, elle me donna accès à ses registres financiers et nombre de documents personnels.

Elles encouragèrent d'autres personnes à m'aider dans mes recherches alors qu'elles n'avaient aucune garantie sur ce que j'allais écrire (elles n'ont pas lu le manuscrit avant sa publication).

Ce projet avait été conçu comme une série d'articles pour le *Post*, mais Bernie Brillstein, ancien *manager* de John, me mit en garde: « John, c'est un livre, pas une série d'articles. » Je m'aperçus assez rapidement qu'il avait raison.

Toutes les informations regroupées dans cet ouvrage sont de première main, elles proviennent de témoins ou de documents. Sur toutes les personnes que j'ai interrogées, 217 ont été enregistrées, et les informations qu'elles m'ont fournies constituent le cœur de cet ouvrage. Un autre groupe d'environ 50 personnes contribuèrent à me fournir des informations utiles mais pas directement imputables à leur expérience. Ce furent généralement des renseignements complémentaires, utilisés principalement pour confirmer des détails fournis par d'autres.

En plus de ces entretiens, des registres m'ont permis de recueillir des informations importantes, ainsi que d'établir une chronologie et une liste des personnages clés dans la vie de John Belushi. Ces registres incluaient des calendriers de rendez-vous, des agendas, des notes de téléphone, des reçus de carte de crédit, des dossiers médicaux, des notes manuscrites, des lettres, des photographies, des articles de journaux et de magazines, des registres comptables des dernières années de la vie de Belushi, des rapports de production de film, des contrats, des registres d'hôtel, des reçus de taxi, des factures de limousine et des relevés de compte mensuels.

Un certain nombre de fournisseurs et consommateurs de drogue sont cités. Dans de nombreux cas, il existe des désaccords quant à savoir qui était fournisseur occasionnel, dealer ou consommateur. Ces désaccords sont mis en évidence par le texte.

Ce livre, comme tout autre projet de même ampleur, est composé de sources prioritaires — des gens plus dignes de confiance que d'autres, qui furent proches de John et se sont avérées très fiables. Ces gens sont également des figures très importantes dans la vie de John Belushi. Lorsqu'ils interviennent dans un des épisodes du livre, cela signifie que les informations proviennent d'eux ou qu'elles ont été

confirmées par eux. Ceci s'applique particulièrement à tout ce qui est lié à des remarques personnelles, certaines conclusions, observations et sentiments.

Les dialogues entre guillemets proviennent directement de ces témoins, cités de la manière dont ils s'en sont souvenus.

John Belushi et moi sommes originaires de Wheaton dans l'Illinois, et avons fréquenté le même lycée. Il fut diplômé en 1967, six ans après moi. Nous ne nous sommes jamais rencontrés. Les rues, les boutiques, les enseignants, les bus, les familles et le style de cette petite ville du Midwest me sont familiers, même si Wheaton ne représente qu'une infime partie de cette histoire.

L'histoire de John prend racine dans trois villes américaines — Chicago, où son art de la comédie et sa carrière d'acteur ont démarré; New York, l'endroit où tout a décollé; et Los Angeles, la capitale du divertissement, la ville de toutes les tentations, le lieu où il est mort.

Pour suivre la piste de Belushi, j'ai dû voyager d'une extrémité à l'autre du pays à maintes reprises, rendant visite au plus grand nombre possible de gens, dans les endroits les plus variés. Cette piste m'a mené des luxueuses suites du Beverly Hills Hotel, du Bungalows et du Polo Lounge, aux appartements miteux des dealers de drogue à l'écart de Sunset Boulevard, de New York où se trouvaient ses dossiers comptables, d'un appartement d'amis à l'ouest de Central Park aux clubs interlopes que John affectionnait.

Pour réaliser un de ces entretiens, j'ai dû me rendre dans un bureau à l'étroit et sans fenêtres, situé au sous-sol d'un bar où le propriétaire me fit part de ses « expériences » avec Belushi. Pour un autre entretien, j'ai réglé mon réveil à 3h30 du matin pour aller dans une boîte de nuit — une des préférées de John — qui n'ouvrait qu'à 4h.

Je me suis rendu très souvent à la Warner pour discuter avec Steven Spielberg et le comédien Chevy Chase. Chez Universal, j'ai interrogé Louis Malle et l'ancien partenaire de Belushi, Dan Aykroyd. Chez Paramount, ce furent les dirigeants du studio et l'actrice Penny Marshall. Lorsque Mike Ovitz, l'ancien agent de Belushi, refusa de m'accorder une entrevue, Marshall m'incrusta dans une fête chez lui. Plus tard, il accepta de s'entretenir longuement avec moi par téléphone.

Je me suis rendu dans les bureaux des médecins de Belushi, au Playboy Mansion, ainsi que chez Jack Nicholson pour une conversation au bord de la piscine. La moitié de l'entretien réalisé avec Carrie Fisher eut lieu dans une limousine, alors qu'elle se rendait à l'aéroport. Une fois déposée au terminal, le chauffeur de la limousine me raconta les vingt-quatre heures les plus folles qu'il avait vécu, à conduire Belushi d'un point à un autre de Hollywood, six mois avant son décès.

À Washington, j'ai passé la plus grande partie de l'après-midi du 3 décembre 1982 avec Frank Price, président de la Columbia, qui avait fait le déplacement pour l'avant-première mondiale de *Gandhi*. Belushi passa les dernières semaines de sa vie avec deux personnes qui, un an après sa mort, étaient devenues serveurs, l'une dans un restaurant chic à quelques blocs de la Maison Blanche, l'autre dans un fast-food de Georgetown. J'ai appris leur existence presque par accident, lorsqu'un de mes amis proches vint à une fête chez moi avec l'un d'eux.

J'ai passé deux semaines à Toronto, à discuter avec Cathy Smith, la femme qui administra à John des injections d'héroïne et de cocaïne la dernière semaine de sa vie.

Puisque je n'ai jamais rencontré Belushi, son point de vue est exprimé grâce aux souvenirs des gens qu'ils l'ont connu. Belushi accorda beaucoup d'interviews tout au long de sa carrière, mais il semble que l'exercice ne lui plaisait pas vraiment, et il éluda très souvent les questions importantes, peut-être juste pour être drôle. Cependant, à quelques reprises, il sembla se confier un peu, et ces citations sont intégrées au texte. Pour finir, je me suis également servi des cassettes de ses performances à la télévision, de ses enregistrements musicaux, ainsi que des sept films dans lesquels il a joué. Un personnage aussi extrême que Belushi représente l'incarnation de l'énergie et de la volonté des années 1970. L'univers du *show business* américain peut parfois être si glamour, si amusant, et même constituer une source d'inspiration. Belushi aurait pu être, aurait dû être, un de ces comédiens qui marque son époque, et dont le travail traverse les décennies. Mais ce ne fut pas le cas. Pourquoi? Que s'est-il passé? Qui en fut le responsable, pour peu que l'on puisse dire que quelqu'un le fut? Les choses auraient-elles pu être différentes, meilleures? Voici toutes les questions soulevées par sa famille, ses amis,

ses associés. Est-ce que son succès aurait pu se transformer en autre chose qu'un cinglant échec? Ces questions persistent.

Malgré tout, ce qu'il nous laisse de meilleur et de plus décisif reste son travail. Il nous a fait rire, et maintenant, il peut nous faire réfléchir.

Bob Woodward

Février 1984

# 1

Chicago, le vendredi 6 juillet 1979. Judy Jacklin Belushi, femme du comédien John Belushi, se réveilla avec une sacrée gueule de bois et un mal de crâne lancinant. La célébration du 4 juillet, jour de l'Indépendance, s'était prolongée jusqu'au 5 — avec un match de baseball des Chicago Cubs, des feux d'artifice tirés depuis un toit, une virée nocturne à travers la ville avec John, une visite rendue aux Second City, la troupe d'improvisation théâtrale pour laquelle il avait un jour travaillé, une tournée de quelques bars, une partie de flipper, et de la cocaïne, que Judy avait refusé mais que John avait tout de même sniffé. Cette fois-ci, la cocaïne avait été fournie par le producteur de cinéma de John, Robert K. Weiss, un géant barbu.

John était à Chicago pour travailler sur *The Blues Brothers*, une comédie musicale sur deux hipsters et leur groupe de blues. Il allait être déjà suffisamment difficile de tenir John à l'écart des drogues pour que son producteur s'y mette, lui aussi. Judy passa un coup de fil à Weiss et le sermonna.

« Ne lui file pas toute cette putain de coke ! » cria-t-elle. John ne pouvait pas s'en empêcher. Ils essayaient pourtant d'arrêter ensemble. Elle avait réussi à se sevrer depuis un mois et demi, et était sur le point de s'en sortir. C'était possible pour John aussi, mais il avait besoin d'aide. Il va bousiller le film à cause de la cocaïne, dit Judy. Elle tenait Weiss pour responsable. « C'est ta carrière, implora-t-elle, mais c'est ma vie. »

Weiss rétorqua qu'il n'avait pas connaissance de la gravité du problème que John rencontrait avec la drogue.

Judy rappela à Weiss que John considérait Chicago comme sa propre maison. Revenir ici avec une équipe de tournage d'Hollywood, c'était comme se préparer à une orgie de drogues. John, qui avait maintenant trente ans, y était perçu comme un gourou

de la contre-culture, et toutes ses anciennes relations liées à la drogue refaisaient surface.

Weiss répondit qu'il comprenait. Il promit d'en parler avec les membres du Blues Brothers band — dont certains prenaient régulièrement de la cocaïne — et de s'assurer de leur coopération.

Cette nuit-là, Judy se prépara à écrire un nouveau chapitre de son journal intime, qu'elle avait entamé six mois plus tôt, lorsque John était devenu follement célèbre. L'automne précédent, il avait fait la couverture de *Newsweek* déguisé en Bluto, le plouc de la confrérie dans *American College*, comédie qui était sur le point de devenir la plus rentable de l'histoire d'Hollywood. Six mois plus tôt, John et son partenaire, Dan Aykroyd, étaient en tête des charts dans tout le pays avec le premier album des Blues Brothers. Ils avaient vendu 2,8 millions d'exemplaires. Et John était toujours une des têtes d'affiche les plus populaires du *Saturday Night Live* sur NBC, la fameuse émission de télévision qui faisait plus de 20 millions de téléspectateurs chaque semaine.

Cette célébrité soudaine avait sonné la fin de leurs années de galère. Ce qui signifiait toujours plus d'argent, et plus de drogues. Donner ou vendre de la drogue à John était une espèce de jeu, comme lancer des pop-corn aux phoques dans un zoo. Il suffisait de lui en fournir un petit peu et il accomplissait les choses les plus folles et scandaleuses; un peu plus et il restait debout toute la nuit à danser, surpassant tout le monde dans ce domaine.

Judy, vingt-huit ans, petite femme que l'on prenait régulièrement pour une coursière sur les plateaux de tournage à cause de ses tenues banales et de son phrasé rapide, était en couple avec John depuis le lycée à Wheaton, ville située à 40km de Chicago. Ils étaient mariés depuis trois ans, et elle était toujours très éprise de lui. Tout ce qui avait un rapport avec lui et sa vie dans le monde du *show business* était soumis à son approbation. John pouvait être épouvantable, grossier et exigeant, il y avait pourtant chez lui une véritable pudeur et une grande force.

Alors qu'elle écrivait dans son journal intime ce soir-là, Judy sentit qu'elle avait peut-être été un peu injuste envers Weiss. Il avait eu l'air véritablement sincère. Mais elle n'en pouvait plus. Il fallait que cela change, et elle avait au moins tenté quelque chose en l'appelant. « Je me sens mieux maintenant, griffonna-t-elle. Tout devrait bien se passer. »



Quelques jours plus tard, le docteur Bennet Braun, un médecin et psychiatre de trente-neuf ans qui s'occupait du support médical sur le tournage, vint sur le plateau. John avait demandé à ce qu'on lui administre sa dose régulière de vitamine B12.

« Il n'y a aucune preuve que ceci ait une influence sur votre santé, lui expliqua Braun.

– Ça m'aide à continuer », répondit John.

Braun pensa qu'il n'y avait pas là matière à débattre. Il administra l'injection à John et effectua un rapide examen physique du comédien. À l'évidence, John prenait beaucoup trop de drogues. Braun pouvait le voir et le sentir — surpoids, regard trouble, narines bouchées, teint pâle et peau blanchâtre, sifflement de la respiration. Braun lui posa quelques questions. Oui, répondit John, il prenait de la cocaïne pour tenir le coup. Après, il lui fallait quelque chose pour l'aider à redescendre. Braun constata que John martyrisait son corps et son esprit.

« Vous brûlez votre santé par les deux bouts, dit Braun. La cocaïne ne fera que raccourcir votre vie. »

John écouta, tout simplement.

Braun s'en tint à cela. Si John avait été un de ses patients, il lui aurait sauté à la gorge. Peut-être que ses médecins étaient trop admiratifs de leur célèbre patient pour prendre les mesures nécessaires. John étant sûrement capable de virer un médecin trop pointilleux, cela n'aurait mené à rien, si ce n'est à perdre un patient influent.

Braun alla voir Weiss. John avait besoin d'une aide psychiatrique, et Braun proposa de s'en charger. « Vous devez lui faire arrêter les drogues, dit-il délibérément. Si vous ne le faites pas, profitez très vite de son talent, car il ne lui reste pas plus de deux ou trois années à vivre. »

Weiss fut choqué par le diagnostic de Braun, surtout après avoir enduré le coup de fil de Judy. Mais le pronostic du docteur semblait presque exagéré, et trop dur à avaler. Il devrait se contenter de se concentrer sur la santé de John et faire tout son possible pour l'aider à relâcher la pression, ce qui serait dur, voire quasiment impossible. John n'était pas du genre à se laisser mettre une laisse autour du cou, et c'était précisément cette incapacité à se contrôler, ce côté casse-cou, qui faisait tout son succès.

Le mois suivant, en août, le tournage démarra avec un planning très chargé, ce qui sous-entendait une consommation constante de drogue pour John. Cela sonnait comme une évidence pour Judy. Et elle s'aperçut qu'elle-même cédait aux sirènes des stupéfiants — un peu d'herbe, et occasionnellement du speed ou du LSD. Les 27 et 28 septembre, Judy, l'actrice Carrie Fisher (qui jouait la princesse Leia dans *Star Wars*) et Penny Marshall (une des deux têtes d'affiche de la série télé *Laverne and Shirley*) prirent du LSD. Judy appela ça un « week-end sixties »; elles firent des photos avec un polaroid et des enregistrements de leurs conversations en pleine hallucination.

Fisher, vingt-trois ans, fille du chanteur Eddie Fisher et de l'actrice Debbie Reynolds, avait été engagée pour jouer l'ex hargneuse de John dans les *Blues Brothers*. À la ville, elle vivait une idylle avec Dan Aykroyd, l'autre Blues Brother. Fisher et Aykroyd prévoyaient de se marier. Ils passèrent beaucoup de temps avec John et Judy, et devinrent tous les quatre une sorte de petite bande. Fisher eut l'impression qu'ils allaient passer le reste de leurs vies tous ensemble.

Fisher et John étaient très proches. Elle était attirée par son incapacité à se maîtriser. Il lançait « J'ai une idée ! » avec tant de croyance et de conviction qu'il embarquait tout le monde avec lui. On avait l'impression que John était sans arrêt en train de monter une nouvelle équipe. Il était capable de rassembler toutes les énergies dispersées dans une pièce, de les faire grandir et de tout changer. Fisher lui faisait confiance; elle aurait été incapable de le juger.

John ressentait également cette proximité. « Hey, lui dit-il une fois, tu es comme moi. Eux, ils sont différents », à propos de Judy et Danny. « On est pareils. » John ne se satisfaisait jamais de rien, il protestait tout le temps: « Ça ne suffit pas. Ça ne peut

pas suffire. Ce n'est pas suffisant. Il faut plus, quelque chose d'autre! » Fisher ressentait la même chose.

Une fois, il lui cria: « Je suis accro! » Et il ne parlait pas de drogues. Il faisait référence à sa vie, son excitation, la possibilité d'avoir toujours plus.

John pouvait pousser Carrie à essayer à peu près tout. Elle n'aimait pas l'alcool, et pourtant il réussit à lui faire boire du bourbon. Une autre fois, ils fumèrent de l'opium ensemble.

Elle remarqua que John prenait environ quatre grammes de coke par jour, même si la quantité exacte reste difficile à déterminer. Il en prenait tellement qu'elle le taquinait: « Hé, laisse-nous en un peu. » Ce que, généralement, il faisait. Fisher savait à quel point les drogues pouvaient être attirantes, mais également que l'on pouvait y laisser des plumes. Son père avait été accro au speed pendant plus de douze ans.

Alors que son entourage proche tentait de réduire la consommation de drogues de John, Judy décida d'appliquer une règle au Blues Bar, un vieux rade que John et Aykroyd avaient rouvert à Chicago pour se détendre. « Pas de coke dans ce bar, répétait Judy aux gens qui en prenaient, je sais que vous ne voulez pas faire de mal à John. »

Un soir, on demanda à Fisher de garder un œil sur John. Il sortit un gros sachet de coke de sa poche et le lui tendit. « T'en veux? demanda-t-il.

- Tu ne penses pas que tu devrais éviter? répondit-elle, essayant de jouer au flic.

- *T'en veux oui ou non!* » hurla John.

Elle décida de laisser les autres s'en charger. Ce n'était pas son truc de jouer au flic. Elle ne voulait pas d'un John raisonnable.

Morris Lyda, un Texan de vingt-neuf ans qui avait été engagé comme *manager* pour la tournée des Blues Brothers, devint le surveillant personnel de John durant le tournage. Lyda était chargé de sortir John du lit le matin, de le conduire jusqu'au plateau et de faire attention à ses agissements la nuit.

Tout ce qui ressemblait à du temps libre devenait un véritable défi: quelques heures, un après-midi, une demi-journée ou même quelques jours où la présence de John n'était pas requise sur le plateau. Lyda, qui ne passait pas deux jours sans prendre de la cocaïne, tentait de contrôler les dépenses en liquide de

John, car il ne pouvait pas en acheter sans *cash*. John passait des coups de fil à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit pour récupérer du liquide, notamment une fois à cinq heures du matin pour récupérer 600 dollars. Lyda refusa de lui en donner, et dû appeler l'assistant du *manager* de John, Joel Briskin, qui se trouvait également à Chicago pour l'aider.

« Ouais, vas-y, donne-lui, répondit Briskin. On ne peut pas toujours l'empêcher d'être ce qu'il est. »

Certains membres de l'équipe fournissaient John en drogues, lui refilant la plupart du temps de la cocaïne qui avait été coupée de nombreuses fois (avec des ingrédients comme du lait en poudre, ce qui augmentait la quantité, mais en réduisait les effets). Lyda appelait cela de la « came de merde », mais John n'y résistait pas.

Lyda avait toujours sur lui une provision de Valium pour aider John à redescendre. John l'appelait à n'importe quelle heure de la nuit — parfois deux fois dans la même soirée — et Lyda apportait les tranquillisants jusqu'à son hôtel.

Ce furent des moments très déprimants pour Lyda. Il était devenu une sorte de larbin de la drogue, et il détestait cela. Il sacrifiait toute son énergie et sa dignité pour John. Mais il ne pouvait pas lui donner de leçons puisqu'il en prenait aussi. Cela aurait été ridicule de sa part. Il devait à la fois contrôler la consommation de drogue de John et l'aider à en trouver : c'était un dilemme inextricable.

Tard dans l'après-midi du 25 octobre 1979, John Landis, le réalisateur des *Blues Brothers*, fut pris d'un accès de rage en traversant le plateau de tournage, qui se situait ce jour-là en périphérie de la ville. L'équipe attendait pour tourner le plan suivant. C'était le 64<sup>e</sup> jour de tournage, pratiquement le dernier à Chicago, et Belushi refusait de mettre le pied hors de sa loge.

Comme beaucoup de gens dans l'industrie du cinéma, Landis était en contact étroit avec le gratin d'Hollywood, et les ragots qui circulaient autour du tournage, en plus d'être vrais, étaient douloureux pour lui. Il accusait un sacré retard sur le planning et le budget était dépassé depuis bien longtemps. De plus, les drogues circulaient facilement sur le plateau. Le scénario des *Blues Brothers*, qui faisait à l'origine 324 pages — déjà trois fois la longueur habituelle — avait été raccourci mais jamais correctement terminé. Sa paternité était attribuée à « Scriptaton

GL-9000 » — en vérité à Aykroyd, qui aimait se qualifier de scénariste automate.

Les producteurs d'Universal en avaient des sueurs froides, et pressaient Landis de reprendre le contrôle du tournage. Ils avaient lancé le projet sans trop se poser de questions, espérant surfer sur la vague du succès d'*American College* et des tubes des Blues Brothers.

Landis, vingt-neuf ans, petit gars plein de volonté portant lunettes et barbe bien fournie, avait le sentiment d'être le spectateur impuissant de son propre projet. Son humeur alternait entre vertige et désespoir. Il était soucieux de résoudre le problème de l'irresponsabilité de John une bonne fois pour toutes.

Il fit irruption dans sa loge. Il trouva sur une chaise Belushi, 1m75, bouffi et livide, ressemblant à une caricature de son personnage de Bluto. Ses cheveux bruns frisés étaient tout ébouriffés; son regard semblait perdu dans la vague. Il y avait du cognac renversé un peu partout. De l'urine sur le sol. Sur la table trônait un monticule de cocaïne.

« John, tu es en train de te détruire! hurle Landis. On ne peut pas s'en sortir comme ça. Ne ruine pas mon film! »

John dodelina de la tête.

« Ne me fais pas ça. Ne fais pas ça à Judy. Ne TE fais pas ça! »  
Belushi leva les yeux au ciel.

« Je vais appeler des photographes pour qu'ils immortalisent ça et te le montrent », menaça Landis.

John ne réagit pas, pas même un haussement d'épaule pour montrer qu'il comprenait ce qu'on lui disait.

Landis se demanda s'il y avait un moyen de se sortir de cette folie. Il emporta la cocaïne et la jeta aux toilettes.

John chancela, marmonnant, jusqu'à Landis — ses 100 kilos face aux 75 de Landis. Landis serra le poing, fit un moulinet et frappa John en plein visage. John tomba. Landis se demanda lequel d'entre eux était le plus surpris. Il pensa « Mon dieu, je viens de frapper comme une brute la vedette de mon film — un ami et un collaborateur — et il est assez costaud pour réussir à me tuer. »

John resta à terre, sans bouger. Puis il releva la tête et fondit en larmes. « J'ai honte, tellement honte ». Il se releva, tremblant, et se jeta dans les bras de Landis. « Sois compréhensif s'il te plaît. »

Mais Landis ne le pouvait pas. Pourquoi John prenait-il tant de drogues? Qu'y trouvait-il? Il mettait tant de choses en péril — sa carrière, sa famille, sa vie même. «Pourquoi? demanda-t-il à John.

– J'en ai besoin. J'en ai besoin, répondit pathétiquement John. Tu ne peux pas comprendre ».

Judy débarqua dans la loge de John deux heures plus tard, au coucher du soleil. John dormait. Le matin même, Judy avait découvert une douzaine de Quaaludes dans sa veste et en avait retiré quatre, afin qu'il n'en prenne pas tant. John appréciait ce genre de médicaments qui, lorsqu'il en avalait deux ou trois, lui procuraient un effet relaxant, une impression de satisfaction, un état proche d'une douce ivresse, à la limite du sommeil, déconnectant le corps de l'esprit. Les Quaaludes, disait-il, étaient le parfait remède contre l'agitation provoquée par la cocaïne. La veille, Judy lui avait confisqué un sachet de cocaïne de plusieurs grammes.

Un jour il prenait de la cocaïne, le lendemain des Quaaludes. Il devint évident que ses espoirs de voir John réduire sa consommation de drogue étaient vains.

John se réveilla quelques minutes plus tard et déballa son histoire. Il se trouvait dans le centre-ville de Chicago lorsqu'il avait reçu un coup de fil à 16h, lui ordonnant de venir sur le plateau pour tourner un plan au coucher du soleil. Il ne prit la route qu'à 16h30 et arriva en retard à cause des embouteillages.

Judy tenta de minimiser l'incident.

«Tu ne comprends pas, répondit John au bord des larmes. Tu ne comprends pas ce qu'ils m'ont fait... Ils m'ont humilié.» Il ne raconta pas que Landis l'avait frappé, il expliqua simplement qu'il le tenait responsable de ce retard. John se sentait trahi, en particulier à cause de toutes les fois où il avait dû attendre pour tourner une scène ou qu'il avait été appelé sans aucune raison. Ce film était une pagaille intégrale.

«Ils ne peuvent pas me traiter comme ça, dit-il, j'ai travaillé trop dur. Ils ne peuvent pas me reprocher d'avoir foutu en l'air la journée de tournage et de leur coûter de l'argent.» Il réclama de la cocaïne.

«Non, répondit Judy.

– Il m'en faut. Je ne pourrai pas tourner cette scène sans cocaïne.» Mais il n'y en avait plus. John sortit la bouteille de

cognac et des bières, et commença à boire. Judy décida de l'accompagner. C'était soit l'accompagner, soit se retrouver rapidement sur le carreau. Lorsque Landis revint à la charge pour lui ordonner de venir sur le plateau, John cria : « Va te faire foutre ! Je ne suis pas prêt. Sors de là ou je te tue ! »

Landis hésita puis fit demi-tour. Judy n'avait pas vu John dans cet état depuis au moins un an. Ses efforts étaient peut-être vains ; peut-être qu'elle ne lui apportait rien ; peut-être que les drogues étaient le seul moyen de se sortir d'un tournage comme celui-ci.

John alla dans la salle de bain, et elle le vit prendre quelques Quaaludes.

Aykroyd entra dans la loge et tenta de convaincre John de rejoindre le plateau, arguant qu'il fallait faire tourner la machine quoi qu'il ait pu arriver. La scène était simple : John devait s'asseoir sur une voiture dans une station-service, fracasser une bouteille d'alcool et dire qu'il fallait se rendre à un concert. John finit par accepter, mais au bout de dix minutes sur le plateau, il s'évanouit et fut transporté groggy jusqu'à sa loge.

Judy fouilla dans ses poches et n'y trouva que trois Quaaludes. Ces trois-là plus les quatre qu'elle lui avait confisqué, cela faisait sept en tout. Il en avait donc pris cinq — une sacrée dose. Mélangé à l'alcool, ça devenait dangereux. Cela pouvait provoquer un coma, voire la mort. Judy appela une infirmière, qui vint et fit vomir John. Elle expliqua que Judy devait surveiller ses yeux, et détecter d'éventuels signes d'une plongée dans le coma.

John et Judy furent ensuite raccompagnés jusqu'à leur deux-pièces, loué dans les Astor Towers de Chicago. Aykroyd vint pour discuter avec Judy. Il était le meilleur ami de John et son associé — un grand garçon dégingandé de vingt-sept ans qui, à sa manière, était aussi cinglé et surexcité que John. Pourtant, Aykroyd réussissait à contenir ses frasques et sa consommation de drogue à la sphère privée. Il faisait preuve d'indulgence envers John et de compassion à l'égard de Judy. Il lui rappela qu'ils en étaient déjà passés par là avec John, et que les choses s'amélioreraient.

Judy se sentait perdue et piégée par la drogue. John continua à vomir toute la nuit, mais il finit par se sentir un peu mieux. Après le départ d'Aykroyd, elle écrivit dans son journal : « Que peut-il bien se passer dans la tête de John pour qu'il se sente si malheureux ? »